

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de deman-
des, ventes, locations, etc., qui
se soldent au prix réduit de 10 sous
la ligne, voir une autre page du
journal.

TEMPERATURE

Samedi 21 juin 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, Lne.

Fahrenheit Centigrade

7 h. du matin	78	23
Midi	81	26
3 p. m.	78	23
6 p. m.	80	24

FINANCES.

Bourse de New York — Faible:
le tout en capitulation. L'on se de-
mande pourquoi? à moins que ce
ne soit l'effet des manœuvres de
quelques spéculateurs à la baisse,
qui ont profité du week-end
pour causer une "frousse"
aux gens nerveux. Toute la list-
a baissé de 1-1/2 jusqu'à 3 pour
cent.

La Bourse de la Nouvelle Or-
léans l'attention s'est concentrée
sur les actions privilégiées (pre-
ferred American Cities, qui ont
décliné jusqu'à 6 1/4 pour cent. On
en a traité environ 350 actions.
L'on se demande comment il se
fait que des actions que l'on a dé-
claré être affectées "pour rien"
quand elles se vendaient à envi-
ron 70 pour cent, aient dégringolé
jusqu'à 6 1/4 sans cause apparen-
te; au moins c'est ce que l'on dit,
tout en contradicant que la grave
des conducteurs de la Birming-
ham Railway qui comme l'on sait
est affiliée aux American Cities, y
est pour quelque chose. Un
fauteur a demandé si, maintenant
que les grandes chaleurs commencent,
c'est l'effet de ce que
l'on ait offert de l'eau rouge, au
lieu de vin pur? Tout ceci peut
être amusant pour quelques ins-
tants, mais du moment que ceux
qui y ont placé de bonne foi, leurs
économies, commencent à perdre
leur argent, il serait intéressant
de savoir si le gouvernement fédé-
ral ne trouverait pas moyen de
soumettre le lancement et la
manipulation incessante de ces
valeurs à une enquête rigoureuse.

**Les Tables
Tournantes**

Le Dr. Armand Barthéz, an-
cien médecin du Prince impérial,
et qui, en cette qualité, ont l'hon-
neur d'accompagner Leurs Majes-
tés dans plusieurs de leurs voya-
ges, adressait, presque chaque
jour, à sa femme — quand il était
séparé d'elle — une sorte de
journal qui relatait, avec ses
impressions, les événements de
tout ordre dont il était témoin.
Ce sont ces lettres, communi-
quées par les filles de leur au-
teur, que la librairie Calmann-
Lévy vient de réunir en volume
et de publier sous ce titre: "La fa-
mille impériale à Biarritz et à
Saint-Cloud et à Biarritz." Elles
relatent d'un jour très curieuse
existence intime de l'Empereur et de l'Im-
pératrice que son séjour à la Cour
lui a permis d'étudier de plus
près.

Nous en détachons ces pages
sur la tendance qu'avaient les
souverains — comme c'était la
mode aux premières années du
second Empire — à croire aux
tables tournantes et aux esprits.
On y verra comment le docteur
Barthéz, resté toujours très scien-
tifique en ces matières, finit par
acquiescer à la preuve que le fameux
médecin Hume n'était qu'un si-
mulateur.

J'ai vu M. Hume, ce fameux
médecin qui évoque les esprits.
J'étais très curieux de le con-
naître. Aussitôt que son arrivée
à Biarritz a été connue, l'Impératrice
l'a envoyé chercher et nous a
parlé de lui. La croyance qu'elle
a eu lui, l'animation, la vio-
lence avec lesquelles elle en par-
le m'ont impressionné. Là, évidem-
ment, est l'un des côtés faibles
de cette femme, si remar-
quable d'ailleurs par ses qualités
physiques, morales et intellectuel-
les.

J'ai compris de suite le côté
dangereux de cette faiblesse et
tout le parti que les ennemis de
Leurs Majestés peuvent tirer de
cette croyance, en répandant l'opinion
qu'Elles consultent les es-
prits et les revenants pour la di-
rection des affaires de l'Europe.
Cette crainte est d'ailleurs sou-
vent de bien des personnes de la
société du château. Tout cela ma-
vait donc fort attristé et fort mal
disposé au sujet de M. Hume.

Aussi, dès qu'il entra, me dépit-
il souverainement. Son air sim-
ple, timide, demi-chaud, ne pou-
rait cacher un savoir-faire très

habile. Je voyais entre ses yeux
et sa bouche une contradiction
d'expression qui lui donnait un
air de fausseté très désagréable.
En un mot sa figure appelait une
paire de claques, plutôt que de
l'enthousiasme. Aussi, profitant
de quelques paroles de Sa Majes-
té sur l'obstacle que la présence
d'incrédules met à l'action des
gens de l'autre monde, je me suis
retiré sans rien dire, et n'ai pas
assisté à cette soirée qui, d'ail-
leurs, n'eût rien de bien intéres-
sant.

Hier soir, M. Hume a dîné au
château. J'étais à deux places
près de lui. Je l'ai bien vu et
examiné, et je suis resté convain-
cu que son air demi-simple cache
une réelle fausseté.

Cependant cette seconde im-
pression a été moins mauvaise
que la première.

Après dîner, on s'est mis en
séance, et d'après quelques pa-
rolles qui m'avaient été dites, j'ai
compris que je devais rester. J'ai
me suis donc mis, avec tous, au-
tour de la table, les mains des-
sus, et de suite j'ai senti la table
remuer et se tressousser. Puis,
on a frappé sous la table, répon-
dant à des coups par d'autres
coups dités évidemment par une
intelligence, ou à graté, graté à
droite et à gauche; on a tiré la
robe de Sa Majesté; on a en-
levé une sonnette de la main d'un
monsieur qui était à côté de moi
pour la porter ailleurs; un ac-
cordéon maintenu par un seul
main de M. Hume a joué un air
travaillant et très juste; tout cela
se passant sous la table; mais au
bout d'un quart d'heure, tout
s'est arrêté; l'esprit a fait enten-
dre qu'il voulait s'expliquer au
moyen de coups frappés sous la
table; il a fait écrire une phrase
qui voulait dire que nous étions
trop nombreux; il a désigné les
personnes dont il ne voulait plus
la présence; je me suis trouvé du
nombre, ce qu'expliquait natu-
rellement l'expression narquoise,
incrédule que je sentais exister
sur ma figure et je dus m'en al-
ler.

J'ai su, ce matin, que le reste
de la soirée n'avait rien présenté
de plus remarquable, sinon que la
table avait sauté de ses quatre
pieds.

Tu vas me demander ce que je
pense de cela. Ces faits, je les ai
vus et entendus; ils sont vrais,
comme il est vrai que je sors de
déjeuner, ils sortent de la règle
commune et de ce que je puis ju-
ger par les connaissances physi-
ques que je possède. C'est-à-dire
que je ne peux pas les expliquer.

Mais là à conclure qu'ils
sont le produit d'un sortilège;
que des esprits, des revenants
sortent de leurs tombeaux pour
venir faire de telles "farces" sur
une table, tu me permets de te
dire qu'il y a loin. Entre ces
faits et l'explication qu'on en
donne, il y a un abîme qu'il m'est
absolument impossible de fran-
chir quant à présent.

Je reste ignorant, complète-
ment ignorant de la manière dont
les choses se passent. Mais tant
qu'il faudra que cela se passe
sous la table; tant qu'on ne me
permettra pas de scruter, de fou-
iller, d'examiner; tant qu'on s'op-
posera à ce que j'emploie, pour
me renseigner et pour éviter l'er-
reur, les moyens d'investigation
que j'ai à ma disposition; tant
qu'on me dira que ma qualité
d'incroyant s'oppose aux mani-
festations d'outre-tombe, je dirai
que j'ai parfaitement le droit de
ne pas croire à des esprits et de
soupçonner l'existence de moyens
très naturels, mais qui m'échappent.

En somme, M. Hume me paraît
être un très habile homme, mais
surtout comme empaleur d'es-
prits, et cela sans calembour, ce
ne sont pas les esprits, d'outre-
tombe qu'il sait attirer et empau-
ler. Ceci est clair pour moi, et
pour d'autres aussi. Mais...
mais... que ne fait pas la nécessité
de flatter les gens?

25 Septembre, 1857.

Je te dirai, pour l'amour,
qu'on a fini par saisir l'un des
procédés au moyen desquels M.
Hume évoque les esprits. L'im-
pératrice en est réduite à dire
que le Hume d'aujourd'hui n'est
plus le Hume d'autrefois, qu'il a
perdu son pouvoir et qu'il cher-
che à le remplacer par des sub-
terfuges.

La chose est fort simple.
M. Hume a des souliers fins,
faciles à ôter et à remettre. Il
a aussi, je crois, des bas coupés,
qui laissent les doigts libres. Au
moment voulu, il ôte un de ses
souliers et avec son pied tire un
côté ou d'un autre, et la chose
une fois faite, remet prestement
sa chaussure.

Cela a été vu par M. Morio qui
on a fait une belle relation écrite
et signée, avec tous les détails
nécessaires pour établir l'authen-
ticité de sa découverte.

Hume a vu qu'on devinait son
affaire et il faisait, je l'assure,
piteuse figure. Il est sorti, se di-
sant malade et, toute la nuit, il a
eu des attaques de nerfs et des
visions, a été entouré d'esprits.
Enfin, comme on le jugeait sur le

point de mourir, on a été cher-
cher le prêtre et le médecin...
Le lendemain, la mort paraissant
toujours imminente, on supplie
le médecin du château de venir
au secours du moribond, ce
qu'il fait en grande hâte. Alors,
je vois mon homme étendu sur
un lit et entouré d'une famille in-
quiète, éplorée. Lui à les yeux
rouges, la figure gonflée, bou-
versée par-ci, calme par-là. Il
me fait un tas de contes sur ses
souffrances, sur les esprits que le
tourment, etc...

Malheureusement, il avait le
pouls le plus naturel du monde.
Puis, il s'est mis à avoir une ex-
tase; son ceil a tourné en l'air, est
devenu fixe; évidemment les es-
prits revenaient et allaient le
tourmenter de nouveau. Alors,
je le prends par le bras, je le se-
coue un peu rudement et lui dis
à l'oreille:

— Allons, monsieur Hume, pas
de bêtises; laissez donc tous ces
esprits tranquilles; vous savez
bien que je n'y crois pas!

Alors, l'extase a cessé; il m'a
regardé dans le blanc des yeux; il
a bien vu que je me moquais de
lui et, du coup, les esprits se sont
envolés.

Je me suis retiré en affirmant
à la famille désolée qu'il n'y avait
aucun danger, qu'il s'agissait
d'une simple attaque nerveuse et
qu'il fallait mettre toute inquié-
tude de côté. Je n'ai pas manqué
de rendre compte de ma visi-
tion médicale; j'ai même rédigé une
consultation écrite que j'ai remis-
sée à M. Morio de l'île pour joindre à
son récit écrit.

Du coup, les séances d'évo-
cation des esprits ont cessé au cha-
teau et nous espérons que cet in-
digne charlatan est démenté.
Cependant Sa Majesté ne peut
pas digérer qu'un homme ait eu
le front de se moquer à ce point
d'Elle et de l'Empereur pendant
une année!

DOCTEUR BARTHEZ.

**L'Eloge de la
Boxe**

A nous bien examiner, nous de-
vons nous ranger, sans vanité,
parmi les êtres les moins protégés,
les plus nus, les plus fragiles,
les plus friables et les plus
flasques de la création. Comparons-
nous, par exemple, avec les
insectes, si formidablement outi-
llés pour l'attaque et si fantas-
tiquement cuirassés! Voyez, en-
tre autres, la fourmi sur laquelle
vous pouvez accumuler dix ou
vingt mille fois le poids de son
corps sans qu'elle en paraisse in-
commodée. Voyez le hanneton,
le moins robuste des coléoptères,
et pesez ce qu'il peut porter
avant que craquent les anneaux
de son ventre, avant que fléchisse
le bouchier de ses élytres. Quant
à la résistance de l'éscarbot, elle
n'a pour ainsi dire pas de limites.
Nous sommes donc, par rapport à
eux, nous et la plupart des mam-
mifères, des êtres non solidifiés,
encore gélatineux et tout proches
du prolapsus primitif. Seul,
notre squelette, qui est comme
l'ébauche de notre forme défini-
tive, offre quelque consistance.

Mais qu'il est misérable, ce sque-
lette que l'on dirait construit par
un enfant! Considérez notre
épine dorsale, base de tout le sys-
tème, dont les vertèbres mal em-
boîtées ne tiennent que par mi-
racle; et notre cage thoracique,
qui n'offre qu'une série de porte
à faux qu'on ose à peine toucher
du bout des doigts. Or c'est con-
tre cette molle et incohérente
machine qui semble un essai
manqué de la nature, c'est contre
ce pauvre organisme d'où la vie
tend à s'échapper de toutes parts,
que nous avons imaginé des
armes capables de nous anéantir
même si nous possédions la fabu-
leuse cuirasse, la prodigieuse
force et l'incroyable vitalité des
insectes les plus destructibles.
Il y a là, il faut en convenir, une
bien curieuse et bien déconcertante
aberration, une folie in-
initiale, propre à l'espèce humaine,
qui, loin de s'amender, y crois-
sant chaque jour. Pour rentrer
dans la logique naturelle que sui-
vent tous les autres êtres vivants,
s'il nous est permis d'user
d'armes extraordinaires contre nos
ennemis d'un ordre différent,
nous devrions, entre nous,
hommes, ne nous servir que des
moyens d'attaque et de défense
fournis par notre propre corps.
Dans une humanité qui se con-
formerait strictement au ven-
dément de la nature, le poing qui
est à l'homme ce que la corne est
au taureau et au lion la griffe et
la dent, suffirait à tous nos be-
soins de protection, de justice et
de vengeance.

En attendant, l'étude de la boxe

nous donne d'excellentes leçons
d'humilité et jette sur la dé-
chéance de quelques-uns de nos
instincts les plus précieux une
lumière assez inquiétante. Nous
nous apercevons bientôt qu'en
tout ce qui concerne l'usage de
nos membres, l'agilité, l'adresse,
la force musculaire, la résistance
à la douleur, nous sommes tombés
au dernier rang des mammifères
ou des batraciens. A ce point de
vue, dans une hiérarchie bien
comprise, nous aurions droit à
une modeste place entre la gre-
nouille et le mouton. Le coup de

le pied du cheval de même que le
coup de corne du taureau ou le
coup de dent du chien sont mé-
caniquement et anatomiquement
imperfectibles. Il serait impos-
sible d'améliorer, par les plus sa-
vantes leçons, l'usage instinctif
de leurs armes naturelles. Mais
nous, les "hominiens", les plus
orgueilleux des primates, nous ne
savons pas donner un coup de
poing! Nous ne savons même pas
quelle est au juste l'arme de nos
maîtres! Avant qu'un maître
ne nous fait laborieusement et
méthodiquement enseigner, nous
ignorons totalement la manière
de mettre en œuvre et de concen-
trer dans notre bras la force rela-
tivement énorme qui réside dans
notre épaule et dans notre bassin.

Regardez deux charretiers, deux
paysans qui en viennent aux
mains; rien n'est plus pitoyable.
Après une copieuse et dilatoire
bordée d'injures et de menaces,
ils se saisissent à la gorge et aux
cheveux, jouent des pieds, du ge-
nou, au hasard, se mordent, et
trébuchent, s'empêtrant dans leur
rage immobile, n'osant pas lâcher
prise, et si l'un d'eux parvient à
dégager un bras, il en porte, à
l'avouglueté et le plus souvent
dans le vide, de petits coups pré-
cipités, étriques, broyillés; et le
combat ne finit jamais si le
couteau félon, évoqué par la
honte du spectacle incongru, ne
surpassait soudain, presque sponta-
nément, de l'une ou l'autre
poche.

Contemplez d'autre part deux
boxeurs; pas de mots inutiles
pas de fatonnements, pas de co-
lère; le calme de deux certitudes
qui savent ce qu'il faut faire.
L'attitude athlétique de la garde,
l'une des plus belles du corps vi-
ril, met logiquement en valeur
tous les muscles de l'organisme.
Aucune parcelle de force qui de
la tête aux pieds puisse encore
s'égarer. Chacune d'elles a son
pôle dans l'un ou l'autre des deux
poings massifs surchargés d'éner-
gie. Et quelle noble simplicité
dans l'attaque! Trois coups, sans
plus, fruits d'une expérience sé-
culaire, épuisent mathématiquement
les mille possibilités inutiles
de s'aventurer les profanes.

Trois coups synthétiques, irri-
sistibles, imperfectibles. Dès qu'un
d'eux atteint franchement
l'adversaire, la lutte est terminée
à la satisfaction du vainqueur qui
triomphe si incontestablement
qu'il n'a nul désir d'abuser de sa
victoire, et sans danger de domi-
mage pour le vaincu simplement
réduit à l'impuissance et à l'incon-
science durant le temps néces-
saire pour que toute rançune s'é-
vapore. Bientôt après, ce vaincu
se relèvera sans avarie durable,
parce que la résistance de ses os
et de ses organes est strictement
et naturellement proportionnée à
la puissance de l'arme humaine
qu'il a frappé et terrassé.

Il peut sembler paradoxal, mais
il est facile de constater que l'art
de la boxe, là où il est générale-
ment pratiqué et cultivé, devient
un gage de paix et de mansue-
tude. Notre nervosité aggressive,
notre susceptibilité aux aguets,
la sorte de perpétuel qui-vive où
s'agit notre vanité soupçon-
neuse, tout cela vient, au fond, du
sentiment de notre impuissance
et de notre infériorité physique
qui peine de son mieux à en im-
poser, par un masque fier et irri-
table, aux hommes souvent gros-
siers, injustes et malveillants qui
nous entourent. Plus nous nous
sentons désarmés en face de l'of-
fense, plus nous tournons le dé-
sir de témoigner aux autres et de
nous persuader à nous-mêmes
que nul ne nous offense impuné-
ment. Le courage est d'autant
plus chatouilleux, d'autant plus
intaitable que l'instinct effrayé,
tapi au fond du corps qui recevra
les coups, se demande avec plus
d'anxiété comment finira l'agran-
di. Que fera-t-il, ce pauvre in-
stinct prudent, si la crise tourne
mal? C'est sur lui que l'on
compte, à l'heure du péril. A lui
sont dévolus le souci de l'attaque,
le soin de la défense. Mais on l'a
si souvent, dans la vie quotidi-
enne, éloigné des affaires et du
conseil suprême, qu'à l'appel de
son nom il sort de sa retraite
comme un captif vieillard qu'il
brûlerait soudain la lumière du jour.
Quel parti prendra-t-il? Il faudra-
t-il le frapper, aux yeux, au
ventre, au nez, aux tempes, à la

gorge? Et quelle arme choisir, le
pied, la dent, la main, le coude ou
les ongles? Il ne sait plus; il
erre dans sa pauvre demeure
qu'on va détériorer, et durant
qu'il s'effole et les tire par la
manche, le courage, l'orgueil, la
vanité, la fierté, l'amour-propre
tous les grands seigneurs magi-
fiques, mais irresponsables, en-
voient la querelle récalci-
trante, qui aboutit enfin, après
d'innombrables et grotesques dé-
tours, à l'habile échange de hoi-
rieurs criards, aveugles, hybrides
et pleurards, piteux et puerils et
indéfiniment impuissants.

Au contraire, celui qui connaît
la source de justice qu'il détient
en ses deux mains fermées, n'a
rien à se persuader. Une fois
pour toutes il sait. La longani-
mité, comme une fleur paisible,
émane de sa victoire idéale mais
certaine. La plus grossière in-
sulte ne peut plus altérer son
sourire indulgent. Il attend, pa-
cifique, les premières violences,
et peut dire avec calme à tout ce
qui l'offense: "Vous irez jusque-
là." En son geste magique, au
moment nécessaire, arrête l'insol-
ence. A quoi bon faire ce geste?
On n'y songe même plus tant l'ef-
ficace est sûre. Et c'est avec la
honte de frapper un enfant sans
défense, qu'à la dernière extrémi-
té on se résout enfin à lever con-
tre la plus puissante brute, une
main souveraine qui regrette d'avance
sa victoire trop facile.

MAURICE MAETHELINCK.

**L'ESQUIMAUX N'A QU'UN
SOUCI; MANGER LE
PLUS QU'IL PEUT.**

Si d'aventure — tout arrive —
vous dirigez un jour vos pas vers
les régions désolées qu'habitent
les Esquimaux, vous aurez cer-
taines raisons de vous étonner.
Plus encore que par leurs vête-
ments, leurs mœurs et leurs coutu-
mes, les Esquimaux sont remar-
quables par une mentalité si
différente de la nôtre, qu'on se
demande vraiment s'ils font partie
de l'espèce humaine.

Phud Rasmussen qui est, en re-
lative, un homme de notre époque
notre époque les plus documentés
sur eux, vient de publier un
très curieux ouvrage dans lequel
nous puissions des renseignements
très intéressants relativement à
leur psychologie.

"L'Esquimau, dit-il, ne compte
ni les heures, ni les jours, ni
même les années.

"Le temps qui, pour tous les
autres hommes, a tant d'importan-
ce, n'en a aucune à ses yeux.
"D'ailleurs son indifférence est
totale et universelle. Il ne pense
absolument à rien, si ce n'est à
manger et à faire manger les
siens; c'est la vie réduite à sa
plus simple expression."

Ayant eu égard à l'impitoyable
absolution des habitants des régions
polaires à réfléchir, l'écrivain
rapporte cette anecdote:
"Un jour, je vis un Esquimau
qui me parut être plongé dans
une très profonde méditation.
Cela me sembla si exceptionnel,
que j'approchai:

"— A quoi pensez-vous? lui
dis-je.

"Il me regarda avec un bon
sourire et me répondit douce-
ment:
"Nous ne pensons jamais à
rien, vous le savez bien. C'est
une maladie dont, heureusement,
nous ne sommes pas atteints."

"La seule préoccupation que
nous ayons, c'est de manger
lorsque nous avons faim et notre
seul souci c'est, quand nous
sommes repus, de pouvoir
manger encore!

"Manger, est l'unique chose qui
vaille qu'on vive."

Invité un jour à l'improviste
par un Esquimau à partager son
repas, Rasmussen déclara avoir
déjà dîné.

On le regarda avec ahurisse-
ment et on lui dit:
— L'homme n'aurait aucune su-
périorité sur les animaux s'il ne
pouvait toujours manger même
lorsqu'il n'a plus faim.

"Puisque vous êtes d'une race
qui se prétend supérieure à la
nôtre, vous devez savoir manger
encore plus que nous. Si, par
votre abstinence, vous nous prou-
vez le contraire, nous aurons des
doutes très sérieuses relativement
à cette fameuse supériorité que
vous proclamez avec tant de com-
plaisance."

Et le voyageur de conclure:
— Le repas auquel on me con-
venait était si peu tentant que,
ma foi, je préférerai laisser à ceux
qui me l'offraient l'illusion que
la race esquimaude est supérieu-
re à la nôtre.

"Et je ne touchai point aux
formidables rations de graisse de
renne dont ils firent leurs délices
sous mes yeux."

Préférez le bon sens à la faci-
lité de parler; préférez les phra-
ses courtes et pleines aux phra-
ses longues et vides.

Tu ne dois ta créance qu'au
vrai, et le seul juge du vrai, c'est
toi-même.

F AITES ATTENTION à l'avenir à l'Abéille, elle ré-
serve des surprises à ses lecteurs. Si vous n'êtes
pas un abonné téléphonez pour le devenir.

Ceci est du
Véritable
Sirop

VELVA SYRUP

dans le flacon...
PENICK & FORD, Ltd.

**Nourrissez vous Fleurs
Pour les Faire Pousser.**

Il serait oisieux, aujourd'hui,
de s'appliquer encore à démon-
trer l'utilité de l'engrais dans la
culture. Les temps sont loins où
Franklin avait besoin, pour con-
vaincre les incrédules, de faire
pousser l'herbe d'une prairie en y
versant avec du platine! Ceci a
été prouvé.

Tous les paysans recueillent
précieusement le fumier et le
purin de leurs étables et, chaque
année, ils consacrent des sommes
importantes à l'achat d'engrais
chimiques: superphosphates,
guano du Pérou, etc. Les mé-
nages savent bien aussi qu'ils
arrosent leurs fleurs avec de
l'eau de saïon, elles obtiennent
des plantes plus vigoureuses et
plus belles. Mais on ignore gé-
néralement qu'on peut nourrir
les végétaux et augmenter leur
croissance d'une façon remarc-
quable. Plusieurs aliments peu-
vent être employés. Citons au
premier rang le sucre que l'on
fait fondre dans un peu d'eau et
la glycérine. Une petite cuil-
lerée de l'un ou de l'autre versée
sur les deux ou trois jours au
pied de la plante, la rend plus
vigoureuse et les fleurs sont in-
finiment plus belles.

Certaines plantes sont plus
sensibles que d'autres à cette sur-
alimentation. Parmi celles qui
souffrent les plus belles fleurs,
citons la pervenche et l'iris.

AVIS SPECIAL

MESIEURS ALOPHIE D'AGUIE ET
ALPHIE D'AGUIE ont l'honneur d'annon-
cer qu'ils ont ouvert un atelier
pour la réparation des automobiles
à la rue de la Véry à la Nouvelle-
Orléans, au coin des rues 10 et 11
et se sont entourés de tous les
matériaux nécessaires pour répa-
rer leurs automobiles et leurs
véhicules automobiles.
ALPHIE D'AGUIE
Alophie D'Aguié
Nouvelle-Orléans, Lne.
Téléphone Main 3622.
11 rue de la Véry, New Orleans.

**ASSOCIATION MUTUELLE DE
BIENVENANCE DE LA POLICE.**

JOS. OWIN
Fondeur d'Or et d'Argent
et Expert
Bureau: 222 RUE BOURBON
Heures: 11 heures 30 de matin à 1 heure
30 de l'après midi et de 4 à 6 heures

Remède Souverain et Inoffensif
Contre la Constipation habituelle, la Colique Saturnine, la
Congestion, les Hémorroïdes, etc. Prenez nos
PASTILLES LAXATIVES "ESCA"

Trellis en Fil de Fer pour Poulailers
MARQUE ROEBLING—GALVANISÉ AVANT ET APRÈS LE TRESSAGE
Double Bordure—Tous les joints soudés. Une fois en place, durera
pendant des années

MILLION ARTICLE KLINE
RUE CHARTRES près de Canal
18 juin — 1 m

**Laissez-nous organiser votre
VOYAGE DE VACANCES**
Voyages aller et retour pour toutes
les stations d'été et
TARIFS D'ÉTÉ ET DE CONGRÈS
Aux Stations de la **CALIFORNIE** et de l'Ouest
Tarifs d'été en vigueur du 1er juin au 30 septembre, 1913. Tarifs
spéciaux pour Congrès en vigueur pendant tout l'été

SÉCURITÉ—PLAISIR
Signaux électriques, locomotives au pétrole, wagons-lits standard et
touristes, wagons d'observation, de lecture et wagon-restaurant.
Service parfait de wagon restaurant
Pour plus amples renseignements, s'adresser aux agents de Southern
Pacific, ou écrire à:
W. H. STAKELUM, J. H. R. PARSONS,
D. P. A., Lake Charles, La. Gen. Pass. Agt., New Orleans, La.